

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

MONTREAL, DÉCEMBRE, 1844.

PROSPECTUS.

En livrant au public le Prospectus d'une nouvelle publication, nous devons en expliquer bien la nature, la pensée et le but. Personne ne niera, qu'au milieu des progrès qui se font ici, comme ailleurs, le besoin d'un Journal consacré spécialement à répandre le goût des lettres, à réveiller l'énergie de nos compatriotes, en fait de sciences et d'art, se fait vivement sentir. Pour nous, nous l'avouons; nous avons cru un tel besoin urgent, et depuis longtemps la pensée d'une publication, du genre de celle que nous offrons aujourd'hui, fut une pensée de tous les jours, de tous les instants; et nous osons l'espérer, nos compatriotes ne manqueront pas, par leur encouragement, d'accueillir favorablement notre projet. Ici, comme dans tous les pays, où l'éducation n'est pas généralement répandue, le journalisme rencontre, dans ses entreprises, beaucoup de difficultés, beaucoup d'obstacles. Depuis son origine au pays, engagé dans une lutte continuelle et permanente, sous les divers drapeaux des partis se disputant le pouvoir, jetée dans la tourmente politique, la presse n'a pu avoir pour aliment et pour sujet ordinaire d'enseignement, que des textes puisés dans les discussions des intérêts politiques locaux et de circonstances, et souvent, au milieu de l'agitation des passions, dans les sorties dévergondées de quelques novellistes ou commentateurs contemporains; et quand de temps à autre, quelque effort fut fait de présenter une feuille d'un genre plus philosophique, plus scientifique et littéraire, cet effort ne trouva pas assez de sympathie, et fut obligé de céder aux exigences des temps.

Aujourd'hui que tout s'agite autour de nous, et après notre état de permanence, qu'il nous faut bien prendre part au mouvement général, sous peine de rester en arrière, et de perdre une influence légitime; aujourd'hui que le désir de lire et de s'instruire en tout et sur tout, se répand dans toutes les classes de la société, nous croyons le moment favorable et opportun. Ce qui manque, il faut bien le reconnaître, à la grande famille canadienne-française, c'est l'éducation, c'est la science, et avec elles, l'industrie et l'activité; sans elles notre existence est sans force et sans chaleur. Désormais il faut combattre, par l'intelligence et par l'industrie. N'allons pas croire que les conditions d'existence, de vitalité et de prospérité de notre société, sont tout entières dans les succès obtenus dans les luttes de chaque jour entre les partis politiques. Non certes; mais elles sont bien plus dans les progrès de l'instruction, de l'éducation, qui civilise et qui vivifie. Nous n'entendons pas parler seulement ici de l'éducation des col-

lèges et des écoles; mais bien aussi de ces enseignements universels, divers, multipliés, et sans cesse répétés de la presse périodique. Un des plus illustres écrivains du jour a dit quelque part: "L'imprimerie, et la presse surtout, a plus fait pour la civilisation des nations et pour l'éducation des peuples, a plus contribué aux progrès de l'industrie, de l'intelligence et des arts, que tous les autres moyens, que tous les autres pouvoirs, que tous les autres systèmes d'instruction que les hommes ont inventé." Regardez donc la société voisine, si jeune et déjà si avancée, les Etats-Unis; combien la presse a contribué à l'éducation du peuple, à répandre les lumières des centres aux extrémités les plus éloignées de l'union américaine. Il n'y a pas un village, qui n'ait son journal, et le nombre en augmente chaque année.

Quel est celui d'entre nous qui ne s'est pas arrêté, saisi d'étonnement et d'admiration, à la vue des progrès rapides, étonnants, prodigieux, qui se sont faits depuis quelques années, chez nos voisins? Où donc est le secret de leur puissance? Comment ont-ils grandi si promptement? Comment, au milieu des forêts, dont le silence n'était jadis troublé que par le bruit des vents et le passage de quelques tribus sauvages, s'élèvent de nos jours, comme par enchantement, des villes magnifiques, qui font l'admiration du voyageur? Le secret de leurs progrès, de leur puissance, de leur avancement, n'est-il pas tout entier dans leur éducation, dans leur intelligence?

Jetons maintenant nos regards autour de nous, et comparons l'état de notre société à celui de nos voisins. Il ne faut pas s'effrayer du vrai; nous le répétons, nous gravitons lentement vers un meilleur avenir, faute d'intelligence, d'industrie et d'activité.

Combien d'entre nous, après quelques années passées dans nos collèges et nos pensionnats, retombés au milieu de la société, et occupés d'intérêts entièrement matériels, perdent bien vite la plus grande partie de ces connaissances acquises avec tant de soins et à tant de frais, sur les bancs des écoles; et perdent encore, par le contact de ceux qui les entourent, cet aiguillon, qui naguère les poussait vers l'avenir. Il faut se faire, dans un temps donné, et ce temps est court, aux habitudes des hommes au milieu desquels on vit. Un poète anglais a dit avec beaucoup de vérité: "Nous naissons tous originaux, et nous mourons tous copies." L'homme est ainsi fait, il prend les mœurs et les habitudes de ceux qui l'entourent.

Placez un homme apathique et engourdi au milieu de la société américaine, vous verrez s'il ressentira bientôt les effets de l'agitation,

de l'activité qui règnera autour de lui. Il se réveillera comme en sursaut, son cœur bondira d'ambition dans sa poitrine, et vous le verrez prendre part au mouvement général avec chaleur et courage.

Cependant d'après les modifications si variées que subit chaque jour notre société, dans les divisions provinciales et municipales, la plupart de nos compatriotes de tous les états et de toutes les conditions sont appelés à des fonctions, à des devoirs civils et municipaux, et pour les remplir, les connaissances qu'ils ont négligé de cultiver et d'augmenter, sont en requisition. Alors sans elles faut-il perdre son influence; et demeurer dans les rangs de l'infériorité.

Si la presse est un si puissant moyen d'instruction, il faut donc se servir de ce moyen pour la culture de la littérature, des sciences et des arts. Et nos mœurs, notre manière d'être, notre langue si noble, si élégante et si correcte; et ce précieux héritage des ancêtres, cet esprit français personifié et incarné dans le langage et dans les mœurs, comment mieux propager tout cela, qu'en réveillant parmi nous ces goûts littéraires et artistiques qui ont distingué nos ancêtres de tout temps, et qui font briller la France d'aujourd'hui, d'un si vif éclat?

Chacun sait combien il est difficile, pour la plupart de nos compatriotes de toutes les classes, de se procurer des lectures instructives et amusantes, surtout les productions et les chefs-d'œuvre des contemporains. Mais comme dit si éloquemment Cormenin: "où le livre ne pénétre pas, le journal arrive; il court, il monte l'escalier du grand salon, il grimpe sous les toits, par l'échelle de la mansarde, il entre sans se heurter sous la basse-porte des chaumières et des huttes enfumées; échoppes, ateliers, tapis verts, âtres, guéridons, escabeaux, il est partout. Soldats, bourgeois, riches, pauvres, maîtres, artisans, lettrés, illétrés, vieux, jeunes, hommes et femmes de toute opinion, de tout état se le passent de main en main et le dévorent." Pourquoi le journal ne ferait-il pas ici comme ailleurs, cette tâche d'un bon ouvrier? Pourquoi dans notre grande et florissante cité, et dans l'étendue du pays n'aurions-nous pas un journal plus universel et scientifique, une revue politique, critique et littéraire et de jurisprudence, qui serait le reflet des mœurs du jour, consacrée à l'historique, aux souvenirs et aux traditions du pays? sur les colonnes duquel viendraient s'inscrire les noms des divers talents canadiens? qui offrirait enfin au public, l'attrait de la nouveauté, de la variété, et le piquant de l'originalité et du talent.

En dépit de notre engourdissement, et mal-